

HISTOIRES SECRÈTES

Tout au long de la troisième partie de ce travail, nous avons constaté la déception des voyageurs confrontés à un monde que l'on a défini comme dystopique, tiraillé entre décadence post-communiste, occidentalisation sauvage et résurgence des nationalismes. Toutefois, comme nous l'avons mis en relief dans la première partie de cette thèse et comme nous le verrons dans cette dernière partie, le voyageur, libre des contraintes éditoriales typiques du reporter, cherche de nouvelles approches, de nouveaux points de vue et ainsi, il dessine de nouvelles géographies de l'Europe de l'Est à la fois historiques, culturelles, littéraires, mais aussi sensibles. Nous verrons dans les pages qui suivent que le voyageur se fait archéologue, historien, ethnologue. Ainsi, non seulement il réactive l'exotisme, mais surtout il met en lumière un monde complexe.

I Illustration d'un espace exotique

Sur les hauteurs du cimetière soviétique de Bratislava, en regardant les lumières de la ville qui s'occidentalise, Belpoliti se demande avec une pointe de nostalgie où se trouvent les signes de diversité, de surprise, de fascination, voire d'exotisme, qui foisonnent dans les pages de Primo Levi. « La ville vue du cimetière soviétique ressemble à une quelconque ville européenne de nos jours, avec de hauts palais, des gratte-ciels et des immeubles postmodernes. Où se cache toute cette diversité ?⁷⁷⁵ » L'auteur italien souligne à plusieurs reprises que les étendues des forêts qui couvraient l'est de la Pologne à l'époque de Levi sont aujourd'hui des terrains agricoles, que les villages pittoresques traversés par l'auteur de *Si c'est un homme* sont des périphéries délabrées et que la présence du chameau qui en Roumanie avait plongé Levi dans un monde étrange, étranger, voire exotique, a disparu du paysage, même si en Ukraine Belpoliti et sa troupe croisent sur leur chemin, eux aussi, un chameau. Cependant, cette fois-ci il ne s'agit pas d'un élément du paysage local, mais d'une des attractions d'un cirque itinérant. Néanmoins, cela n'empêche pas Belpoliti de saisir l'occasion, sans pour autant cacher la tricherie, de réaliser une analogie ultérieure avec

⁷⁷⁵ Orig. : « *La città vista dal cimitero sovietico assomiglia a una qualsiasi città Europea di oggi, con alti palazzi, grattacieli ed edifici postmoderni. Dove si è nascosta tutta quella diversità?* » Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit. p. 176.

l'œuvre de Levi tout en ajoutant une note d'exotisme dans son récit. L'attitude de Belpoliti est intéressante, car elle est fréquente chez le voyageur contemporain lequel, confronté à un espace apparemment dépourvu d'exotisme, n'hésite pas à mettre lui-même en scène l'altérité. Si certains réintroduisent par l'imaginaire et le ludique « de l'étrangeté en des lieux qui en sont *a priori* dépourvus ou purgés⁷⁷⁶ », d'autres, pour intensifier le goût de l'aventure du voyage, n'hésitent pas à mettre en péril leur propre vie : « Non pas le risque de la clandestinité ou de l'illégalité (où l'on ne risque que de se faire découvrir), mais le risque tout court : le risque de mort, le risque suicidaire, le risque absolu en quelque manière⁷⁷⁷. » Un exemple significatif nous est offert par Sylvain Tesson. En effet, lors d'une croisière dans la mer du Nord, fatigué de la monotonie du paysage, l'écrivain français révèle à un compagnon ce qu'est pour lui un vrai voyage : « - Une folie qui nous obsède, [...], nous emporte dans le mythe ; une dérive, un délire quoi, traversé d'Histoire, de géographie, irrigué de vodka, une glissade à la Kerouac, un truc qui nous laissera pantelants, le soir, en larmes sur le bord d'un fossé. Dans la fièvre...⁷⁷⁸ » Ce dessein prendra la forme d'une traversée du continent européen de Moscou à Paris en plein hiver à bord d'un side-car de fabrication russe sur les traces de la retraite de Napoléon, défiant les routes désastreuses, la circulation anarchique et surtout l'hiver russe. Or, bien que le fait de mettre en danger sa propre vie attire un nombre de plus en plus important d'adeptes, d'autres auteurs, comme le préconise Tiziano Scarpa dans son livre *Venise est un poisson*, réactivent le goût du voyage par un investissement de tous les sens. Ainsi, au fur et à mesure que le voyageur pénètre l'ancienne Europe communiste, Rumiz constate que la grisaille qui caractérise l'imaginaire de l'Europe de l'Est depuis la guerre froide devient intrigante en subissant une explosion de tonalités différentes : « Gris anthracite des lacs sans soleil, gris amiante des rochers, gris acier des nuages compacts au-dessus de névés, gris grenu [...] des lacs d'altitudes encore gelés, gris argent tantôt cuivré, tantôt rougeâtre des bouleaux, gris nickel ou opalin de la mer⁷⁷⁹. » Elle cède lentement sa place à un autre cliché cette fois-ci en couleurs intenses et bariolées : « Autrefois, j'avais imaginé l'Europe de l'Est en ombres noires et blanches, comme un ghetto de privations monochromatiques. L'ignorance se devait d'être teintée de couleurs non familières : ocre de la Hradčany de Prague, bleu de Voroneţ, couleur

⁷⁷⁶ Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 290.

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 303.

⁷⁷⁸ Sylvain Tesson, *Berezina. En side-car avec Napoléon*, Chamonix, Guérin, coll. « Démarches », 2015, p. 18.

⁷⁷⁹ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 24-25. Orig. : « Grigio antracite dei laghi senza sole, grigio amianto delle rocce, grigio fucile della compatta nuvolaglia sopra i nevai, grigio granulato [...] dei laghi alti ancora gelati, grigio argento ramato o rossastro delle betulle, grigio nickel o grigio opale del mare », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 26.

lavande de Sighișoara⁷⁸⁰ », affirme MacLean. Dans les pages de Rumiz, cette évolution du tableau est-européen prend des touches impressionnistes⁷⁸¹ : sur les Carpates roumains le crépuscule est « indescriptible, vert pomme et abricot, ourlé du profil noir en dents de scie des pinèdes, au milieu de prés nappés de brumes bleutées⁷⁸² » ; plus au nord, lors de son entrée en Estonie, « le nouveau pays est annoncé par des champs de colza d'un vert électrique et par une muraille de nuages hauts comme des tours, couleur de thon⁷⁸³ ». Il est intéressant d'observer que l'association des couleurs avec des fruits ou des animaux introduit non seulement une note de surprise chez le lecteur, mais fait appel aux autres sens. En évoquant comme dans les extraits ici rapportés la couleur des pommes, celle des abricots ou encore de la chair du thon, l'auteur renvoie à des textures, des saveurs, des odeurs que de simples adjectifs de couleur sont incapables de traduire.

Comme ces extraits le suggèrent, la perception de l'espace reste une affaire de regard. Dans son essai *Space and Place. The Perspective of Experience*, le géographe américain Yi-Fu Tuan ne manque pas de ponctuer la relation entre le regard et la compréhension :

Voir et penser sont des processus étroitement liés. En anglais « *I see* » (je vois) signifie « *I understand* » (je comprends). Depuis longtemps, on sait que la vue n'est pas seulement l'enregistrement de stimuli lumineux, mais que c'est un processus sélectif et créatif dans lequel les stimuli provenant de l'extérieur sont organisés en structures fluides qui donnent des signes riches de sens à l'organisme examiné⁷⁸⁴.

Le géographe français Marc Brosseau va dans la même direction quand il affirme que « la géographie, du moins dans son versant sensible, et comme la plupart des sciences, demeure une discipline essentiellement visuelle⁷⁸⁵ ».

⁷⁸⁰ Orig. : « *Once I had imagined eastern Europe in shades of black and white, as a ghetto of monochromatic deprivation. The misconception needed to be tinted in unfamiliar colours: the ochre of Prague's Hradčany, the blue of Voroneţ, the lavender of Sighișoara* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 171.

⁷⁸¹ En effet, le lecteur n'est pas seulement frappé par une explosion de couleurs, mais il est face à un espace complexe et en même temps altéré, où les repères classiques sont bouleversés ou bien, pour reprendre une définition du jargon photographique, sur-exposés.

⁷⁸² Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 246-247. Orig. : « *indescrivibile, verde mela e albicocca, orlato dal nero profilo seghettato delle pinete, fra prati coperti di nebbie azzurrine* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 201.

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 159. Orig. : « *La nuova terra è annunciata da campi di colza verde elettrico e una muraglia di nubi torreggianti del colore dei tonni* », *ibid.*, p. 134.

⁷⁸⁴ Orig. : « *To see and to think are closely related processes. In English, "I see" means "I understand." Seeing, it has long been recognized, is not the simple recording of light stimuli; it is a selective and creative process in which environmental stimuli are organized into flowing structures that provide signs meaningful to the purposive organism* », Yi-Fu Tuan, *Space and Place: The Perspective of Experience* [1977], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, p. 10.

⁷⁸⁵ Marc Brosseau, *Des Romans-géographes*, Paris, Harmattan, 1996, p. 109.

On en déduit alors, comme nombre de géographes l'ont exprimé, que la primauté du regard n'est pas universelle⁷⁸⁶. En effet, Paul Rodaway dans *Sensuous Geographies. Body, Sense and Place* nous rappelle que les Inuits définissent leur espace environnant par le biais des sons⁷⁸⁷. Nous pouvons également penser à des cas particuliers comme pourrait l'être une ville en guerre où l'espace, plutôt qu'un *landscape*, prend la forme d'un *soundscape*, d'un paysage sonore. Que l'on pense par exemple à la description faite par Maspero de la ville de Sarajevo sous les bombardements : « Trois sortes de tirs. Coups, lourds, de mortier (ou de canon). Rafales de mitrailleuse lourde [...]. Et aboiements secs [...] d'armes individuelles⁷⁸⁸. » Les distances ici sont définies non pas par la vue, mais par les bruits des armes cachées dans les collines encerclant la ville : « Les détonations de mortier et de mitrailleuse viennent pour la plupart des hauteurs qui surplombent la ville au sud – ou, plus à l'ouest, de la ligne de front de l'aéroport⁷⁸⁹. » D'autre part, si l'on prête attention à l'étymologie de certaines langues européennes, on déduit que l'hégémonie du regard est relativement récente⁷⁹⁰. À ce propos, Tuan prend en exemple le rapprochement entre le verbe français « savoir » et le terme anglais « *savour* », « saveur » en français⁷⁹¹. Néanmoins, en traversant les Alpes, la relation est encore plus manifeste puisque le verbe italien « *sapere* » se traduit en français par « savoir / connaître », mais aussi « sentir ou avoir le goût / le parfum de » : « *Lui sa la verità* » (« il connaît la vérité ») et « *Il dolce sa di cioccolato* » « Le gâteau a le goût de chocolat ». Il apparaît clairement que, comme l'affirme Bertrand Westphal, non seulement « la vue et son activation par le regard ne sont pas les seuls foyers de la perception », mais que « [l]'expérience du contexte transite par l'ensemble des sens⁷⁹² ».

L'expérience est un terme générique pour décrire les différents modes par lesquels une personne connaît et construit la réalité. Ces modes intègrent aussi bien les sens les plus directs et les plus passifs comme l'odorat, le goût et le toucher, que la perception visuelle active et le mode indirect de la symbolisation⁷⁹³.

⁷⁸⁶ John Douglas Porteous, *Landscape of the Mind. Worlds of Sense and Metaphor*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, p. 6.

⁷⁸⁷ Paul Rodaway, *Sensuous Geographies. Body, Sense and Place*, London, Routledge, 1994, p. 24.

⁷⁸⁸ François Maspero, *Balkan-Transit*, op. cit., p. 189.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 189.

⁷⁹⁰ La dictature du regard selon certains penseurs remonterait à la Renaissance avec en particulier l'invention de la perspective.

⁷⁹¹ Yi-Fu Tuan, *Space and Place*, op. cit., p. 10.

⁷⁹² Bertrand Westphal, *La Géocritique*, op. cit., p. 214-215.

⁷⁹³ Orig. : « *Experience is a cover-all term for the various modes through which a person knows and constructs a reality. These modes range the more direct and passive senses of smell, taste, and touch, to active visual perception and the indirect mode of symbolization* », Yi-Fu Tuan, *Space and place*, p. 8.

Qui plus est, c'est par les sens que le voyageur et même le touriste, comme nous l'apprend Tiziano Scarpa, peut redécouvrir et rendre exotique l'espace. Ainsi, sous la plume des voyageurs, et de Rumiz en particulier, l'espace de l'Europe de l'Est ne prend pas seulement de la couleur, mais aussi des sons, des odeurs et même des saveurs. Rumiz évoque l'évolution sonore des langues le long de son voyage du nord au sud du continent. Ainsi, en Lettonie « la sonorité de la langue change : les diérèses et les exaspérantes voyelles finnoises prolongées disparaissent, tandis que divers signes et cédilles se tordent au-dessus et en dessous des consonnes⁷⁹⁴ ». L'espace baltique prend même la forme d'une partition musicale : « Il pleut, mais la joie règne, le bois est un orchestre de gazouillis, les gouttes de pluie en tombant semblent tracer des portées verticales. L'air lui-même est plein de musique. [...] les arbres sont pleins d'insectes qui accordent leurs instruments⁷⁹⁵. » Afin d'immerger d'avantage le lecteur dans sa géographie personnelle et de faire ressentir l'espace vécu par l'auteur, le voyageur accorde une place considérable aux sens secondaires comme l'odorat, le toucher et le goût, c'est-à-dire « des sens intimes, *corporels*, passifs » tandis que, comme l'affirme Westphal, « la vue et l'ouïe seraient des sens distants, *cérébraux* – quoiqu'il faille s'abstenir de généraliser⁷⁹⁶ ». L'espace se charge ainsi d'odeurs et de saveurs : « Manger, c'est une manière pour fixer les lieux dans la mémoire » affirme Rumiz, avant de définir une véritable carte du goût, ou ce que l'on pourrait définir comme un *tastescape* : « Après ce voyage, Deutsch Haseldorf, en Styrie, sera pour toujours une *Krautsuppe* avec du paprika rouge feu, de la ciboulette et de la crème acide. Ptuj, en Slovénie, la recette d'une soupe à l'ail écrite par une serveuse⁷⁹⁷. » Si le goût trace des géographies gustatives, l'odorat nous introduit dans ce que certains géographes ont défini comme un *smellscape*, un espace olfactif : « Les odeurs viennent vers nous en procession [...], en séquences très rapides et selon la hauteur le nez intercepte l'une après l'autre les notes de foin, de sous-bois, de rosée, de sciure, de bois,

⁷⁹⁴ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 161. Orig. : « Cambia la sonorità della lingua: tramontano le dieresi e le vocali finniche lunghe fino all'exasperazione, mentre "pipe" e "cediglie" si attorcigliano sopra e sotto le consonanti », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 135.

⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 161. Orig. : « Piove ma c'è allegria, il bosco è un'orchestra di cinguettii, i fili di pioggia paiono pentagrammi in verticale. L'aria stessa è piena di musica. [...] gli alberi sono pieni di insetti che accordano gli strumenti », *ibid.*, p. 135.

⁷⁹⁶ Bertrand Westphal, *La Géocritique*, op. cit., p. 215.

⁷⁹⁷ Orig. : « Mangiare è un modo per fissare i luoghi nella memoria. Dopo questo viaggio, Deutsch Haseldorf, in Stiria, sarà per sempre una *Krautsuppe* con paprica rosso fuoco, erba cipollina e panna acida. Ptuj, in Slovenia, la ricetta d'una zuppa d'aglio scritta da una cameriera... », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 13.

d'herbe fauchée, de poussière, de bétail⁷⁹⁸. » Stasiuk, lui aussi, s'intéresse aux odeurs, en particulier à celles des campagnes roumaines :

Des montagnes, le vent apportait une senteur forte et pénétrante de parc à brebis – mélange d'herbes piétinées, de toisons collantes et grasses et de crottes vertes et dures comme de la pierre. Et par endroits seulement sortaient de légères volutes de fumée de sapin, un filet odorant de friture d'oignons ou encore un mini-nuage de gaz d'échappement⁷⁹⁹.

Si, comme nous venons de le constater, les sens contribuent à rendre l'espace exotique, ils ont aussi un effet sur la mémoire. Tout le monde a à l'esprit la scène de la célèbre madeleine de Proust et, pour ce qui concerne notre corpus, les odeurs de la campagne autrichienne conduisent Rumiz vers d'autres pays : « Les odeurs creusent dans la mémoire, s'excitent entre elles, en appellent d'autres à les rejoindre⁸⁰⁰. » Ainsi Paris, Sarajevo, Lisbonne se présentent au rendez-vous de son voyage alors que l'odeur de charbon planant sur les environs de Monowitz plonge Belpoliti dans les pages de Levi :

Bogugice [un quartier de Katowice] a l'odeur typique de la Pologne, celle du charbon. Il ne fait pas encore froid, mais déjà un filet de fumée noire s'échappe des cheminées. Une odeur âcre se répand dans l'air. Quand, en 1982, Primo Levi revint en Pologne pour visiter Auschwitz [...] il dit qu'il s'agissait là de l'odeur du pays et de l'odeur du camp de concentration. L'odorat occupe une place centrale dans ses écrits : il l'orienta dans la connaissance des lieux et des gens⁸⁰¹.

Cependant, Stasiuk nous apprend que les odeurs évoquent non seulement la mémoire des acteurs, mais aussi celle de la scène, comme quand dans la campagne roumaine « le soleil tomba[n]t à la verticale sur les ruelles pavées, sur les maisons couleur pastel, sur l'écaille rouge des tuiles, [fait] ressortir les odeurs les plus anciennes⁸⁰² ».

Ce dernier extrait de Stasiuk nous amène vers un autre terrain très prisé par les voyageurs : la stratigraphie historique des lieux traversés. Aujourd'hui en effet, depuis que les

⁷⁹⁸ Orig. : « *Gli odori ci vengono incontro in processione [...], in sequenza rapidissima e successione altimetrica il naso intercetta uno dopo l'altro fieno, sottobosco, rugiada, fumo di una segheria, legname, erba falciata, polvere, bestiame* », *ibid.*, p. 15.

⁷⁹⁹ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 37-38.

⁸⁰⁰ Orig. : « *Gli odori scavano nella memoria, si eccitano fra loro, ne chiamano altri a raccolta* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, *op. cit.*, p. 15.

⁸⁰¹ Orig. : « *Bogugice ha l'odore tipico della Polonia: quello del carbone. Non è ancora freddo, ma già dai comignoli esce un filo di fumo nero. Sparge nell'aria un odore acido. Quando, nel 1982, Primo Levi tornò in Polonia per visitare Auschwitz [...] disse che questo è l'odore del paese, e l'odore del Lager. L'olfatto occupa un posto centrale nei suoi scritti: l'orienta nella conoscenza dei luoghi e delle persone* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 13.

⁸⁰² Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 36.

cartes sont remplies de couleurs et que la fin du voyage a été annoncée à plusieurs reprises, c'est dans le temps que le voyageur trouve un terrain exotique. « Le voyage dans le temps – observe Adrien Pasquali – se présenterait donc comme une alternative au voyage spatial⁸⁰³. » Ce qui fait dire à l'italien Mario Praz, auteur de plusieurs recueils de textes sur les voyages parmi lesquels *Viaggi in Occidente* (1955) et *Il Mondo che ho visto* (1982), que « le plus grand plaisir du voyage est atteint quand au déplacement dans l'espace s'ajoute le déplacement dans le temps⁸⁰⁴ ». Pour ces types de voyageurs, que Marfè définit comme des collectionneurs et dont la méthode « est semblable à celle d'un antiquaire qui fouille dans le passé pour que les lieux en disent d'avantage sur leur propre histoire », « le passé n'est jamais complètement fini, mais il demeure à moitié caché en présence du présent⁸⁰⁵ ».

Maspero est sans aucun doute l'exemple le plus marquant de cette passion historique. Si par exemple, comme à Sofia, il est attiré par l'envie de passer quelques heures sur les hauteurs enneigées qui s'élèvent à l'horizon de sa fenêtre, auparavant il lui faut « visiter les trésors des Thraces, les icônes de la basilique Alexandre-Nevsky et le monastère de Boïana⁸⁰⁶ ». Pour Palin, une promenade à travers le centre de Sarajevo est avant tout « une promenade à travers le temps, de l'ancien quartier turc aux blocs communistes de l'époque de Tito à l'ouest de la ville en passant par le centre ville avec ses façades Art Nouveau d'époque austro-hongroise⁸⁰⁷ ». Avec Rumiz, nous constatons que le voyage se fait historique avant même de franchir le seuil de sa maison, puisque sur sa carte il n'a pas noté les États modernes mais les noms des « anciennes provinces frontalières englouties par la géopolitique ». Son Europe orientale est composée ainsi par la Botnie, « où le fond de la mer Baltique vient mourir sur la toundra » ; la Carélie, « un labyrinthe de fleuves entre Russie et Finlande » ; la Livonie, « couverte de lacs et de sapins »⁸⁰⁸, etc.

⁸⁰³ Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons*, op. cit., p. 74.

⁸⁰⁴ Orig. : « *Il massimo piacere del viaggiare si raggiunge quando allo spostamento nello spazio si unisce lo spostamento nel tempo* », cité in Luigi Marfè, *Oltre la 'fine dei viaggi'*, op. cit., p. 39.
Cf. Mario Praz, *Viaggi in Occidente*, Firenze, Sansoni, 1995 ; Mario Praz, *Il Mondo che ho visto*, Milano, Adelphi, 1982.

⁸⁰⁵ Orig. : « *Il metodo di questi viaggiatori è simile a quello di un antiquario, che scava nel passato perché i luoghi dicano di più sulla loro storia* », Luigi Marfè, *Oltre la 'fine dei viaggi'*, op. cit., p. 40
« *il passato non è mai del tutto finito, ma permane sottotraccia in compresenza con l'oggi* », *ibid.*

⁸⁰⁶ François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 20.

⁸⁰⁷ Orig. : « *a walk through time, from the old Turkish quarter, through the imperious Art Nouveau facades of the Austro-Hapsburg center to the Tito-era communist blocks in the west* », Michael Palin, *New Europe*, op. cit., p. 38.

⁸⁰⁸ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 13. Orig. : « *antiche regioni frontaliere inghiottite dalla geopolitica* », « *dove il fondo del Baltico muore nella tundra* », « *un labirinto di fiumi tra Russia e Finlandia* », « *coperta di laghi e abeti* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 15-16.

Ainsi, le voyageur réactive l'exotisme, mais il le fait de manière à ce que « l'espace, dont la superficie est un trompe-l'œil, se verticalise dans le temps⁸⁰⁹ ». En effet, pour reprendre les mots de Bertrand Westphal, aujourd'hui « l'espace se situe à l'intersection de l'instant et de la durée ; sa surface apparente repose sur des strates de temps compact échelonnées dans la durée et réactivables à tout moment. Le présent de l'espace compose [alors] avec un passé qui affleure dans une logique stratigraphique⁸¹⁰ ». Autrement dit, le temps n'est pas seulement un élément exotique, mais il devient la quatrième dimension de l'espace. D'ailleurs, ce n'est peut-être pas une coïncidence si à l'époque où Albert Einstein publiait ses recherches sur la relativité, Victor Segalen déclarait que l'exotisme se trouve désormais dans le temps. Dans *La Production de l'espace*, le sociologue et philosophe Henri Lefebvre compare l'espace à une multiplicité de strates « comparable à celle d'un "feuilleté" (celui du gâteau nommé "mille-feuilles") bien plus qu'à l'homogénéité-isotropie d'un espace mathématique classique (euclidien-cartésien)⁸¹¹ ». En définitive, pour reprendre encore une fois une expression de Westphal, « l'espace est foncièrement asynchrone ; la synchronie est un hasard de son histoire ou une simplification abusive de sa lecture⁸¹² ». La description que le Marco Polo d'Italo Calvino offre à Kublai Khan de la ville de Zaïre est en ce sens exemplaire. Marco Polo explique que le sens de la ville n'apparaît pas dans sa superficie, mais dans les « relations entre les mesures de son espace et les événements de son passé » :

C'est en vain, ô Kublai magnanime, que je m'efforcerai de te décrire la ville de Zaïre aux bastions élevés. Je pourrais te dire de combien de marches sont faites les rues en escalier, de quelle forme sont les arcs des portiques, de quelle feuille de zinc les toits sont recouverts ; mais déjà je sais que ce serait ne rien te dire. Ce n'est pas de cela qu'est faite la ville, mais des relations entre les mesures de son espace et les événements de son passé : la distance au sol d'un réverbère, et les pieds ballants d'un usurpateur pendu [...]. Cette vague qui reflue avec les souvenirs, la ville s'en imprègne comme une éponge, et grossit. Une description de Zaïre telle qu'elle est aujourd'hui devrait comprendre tout le passé de Zaïre. Mais la ville ne dit pas son passé, elle le possède pareil aux lignes d'une main, inscrit au coin des rues, dans les grilles des fenêtres, sur les rampes des escaliers, les paratonnerres, les hampes des drapeaux, sur tout segment marqué à son tour de griffes, dentelures, entailles, virgules⁸¹³.

L'écrivain-voyageur, téméraire par nature, ne cache pas le vertige ressenti dans ce voyage spatio-temporel. Si autrefois le voyageur risquait de se perdre dans les forêts

⁸⁰⁹ Bertrand Westphal, *La Géocritique, op., cit.*, p. 224.

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 223.

⁸¹¹ Henri Lefebvre, *La Production de l'espace* [1974], Paris, Anthropos, 1986, p. 104.

⁸¹² Bertrand Westphal, *La Géocritique, op., cit.*, p. 230.

⁸¹³ Italo Calvino, *Les Villes invisibles* [1972], traduit de l'italien par Jean Thibaudeau, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 15-16.

équatoriales, aujourd'hui le risque est de se perdre « dans les diverses strates qui constituent la représentation complexe des lieux⁸¹⁴ ». C'est d'ailleurs ce qu'a vécu Andrzej Stasiuk en Transylvanie :

Le jour suivant, j'étais à Iacobeni [...]. Je n'arrivais pas à sortir du labyrinthe de Siebenbürgen. Partant de Hortobágyfalva, je me retrouvais aux portes de Härwesdorf. Je rentrais dans Alțina et quittais Alzen. Agnita commençait et Szentágota se terminait. Le tout avait duré beaucoup plus longtemps que ne le montrait le décompte des kilomètres et des heures. Je traversais une contrée démultipliée et j'avançais deux ou trois fois plus lentement⁸¹⁵.

L'espace de Siebenbürgen n'est pas seulement un labyrinthe spatial, mais temporel. En effet, les noms des différentes localités indiquent les mêmes villes à des époques différentes. Ainsi, Alzen est l'ancien nom germanique de l'actuelle ville roumaine de Alțina, Agnita est le nom roumain de la ville hongroise de Szentágota, etc.

On observera avec attention que l'intérêt de l'écrivain-voyageur ne se porte pas uniquement sur les grands événements historiques, mais qu'il préfère les petites histoires, les rencontres fortuites et les chemins de traverse. « La plus belle récompense d'un voyage extraordinaire est bien de rencontrer des gens ordinaires, disons comme vous et moi. Des gens qui ont traversé comme ils l'ont pu, sans faire d'histoires et sans faire forcément l'histoire, des événements pas ordinaires⁸¹⁶. »

Mes voyages – affirme Maspero – je les ai faits tantôt par les grands itinéraires de tous les temps – telle la Via Egnatia qui mène, depuis les époques romaine et byzantine, de la côte adriatique à la mer Noire, de Dyrrachium-Dürres à Costantinople-Istanbul, [...] –, tantôt par des chemins de traverse⁸¹⁷.

Stasiuk, qui ne porte pas en estime l'histoire car « plus le passé est vieux, pire il est. Il est usé par les pensées humaines, comme un annuaire téléphonique l'est par les doigts⁸¹⁸ », se met sur les traces non pas des hommes qui ont fait l'Histoire, mais des objets du quotidien qui eux sont condamnés à l'oubli :

⁸¹⁴ Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 255.

⁸¹⁵ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag, op. cit.*, p. 112.

⁸¹⁶ François Maspero, *Balkans-Transit, op. cit.*, p. 24.

⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 39-40.

⁸¹⁸ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag, op. cit.*, p. 215.

C'était à peu près cela, notre voyage. Au lieu de suivre la trace, par exemple, de Kossuth Lajos⁸¹⁹, nous avons pris la route des tabacs moins chers. Il se trouve en effet que Kossuth Lajos survivra, ne serait-ce qu'au travers des noms de rues, places et boulevards, de tous ces *utca, tér, körut*, tandis que les cigarettes aux paquets orange disparaîtront avec le monde qui les aura fumées⁸²⁰.

Par ses choix, le voyageur relate d'autres temporalités, ce qui lui permet de traverser l'espace de manière originale et d'emprunter des sentiers en dehors des chemins de l'historien, du journaliste ou du touriste.

II Une géographie du tragique

Si le voyage dans le passé est désormais un passage obligé du récit de voyage contemporain, nous verrons dans les pages qui suivent que l'Europe de l'Est se révèle être un terrain particulièrement riche et complexe qui suscite la surprise des voyageurs. En effet, dès les premiers pas dans ce que l'on définit comme l'autre Europe ou la nouvelle Europe, le voyageur sait qu'il s'agit d'un espace à haute densité historique. Palin renverse d'entrée le stéréotype de l'Europe de l'Est définie en tant que nouvelle Europe par un autre stéréotype qui la définit comme une vieille Europe : « Ce n'est pas une nouvelle Europe, mais une très vieille Europe⁸²¹. » Rumiz a le sentiment d'être pris dans les mailles d'un filet d'empires : « Tu es à la périphérie de l'Empire des Habsbourg, mais c'est comme si à te capturer, c'était une poussiéreuse toile d'araignée d'anciens empires : turc, allemand, russe, austro-hongrois⁸²². » À Ludza, « il y a une maison qui sent le mystère : on dirait une énigme, comme si en l'espace de quelques années, ce n'était pas une, mais cinq ou six époques qui s'y étaient superposées, au-dehors et au-dedans des murs⁸²³ ». Claudio Magris, lors de ses promenades danubiennes, a l'impression que son voyage navigue dans les nombreuses couches historiques, de même que ses pas s'engluent dans les feuilles qui chaque automne s'entassent les unes sur les autres, année après année, sur les rives du Danube :

⁸¹⁹ Lajos Kossuth (1802-1894) est une figure patriotique et homme politique hongrois. Il tint notamment un rôle central lors de la Révolution hongroise de 1848.

⁸²⁰ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 92.

⁸²¹ Orig. : « *This is not new Europe, this is very old Europe* », Michael Palin, *New Europe*, op. cit., p. 20.

⁸²² Orig. : « *Sei alla periferia dell'Impero asburgico, ma è come se a catturarti fosse una polverosa ragnatela di ex imperi. Turco, tedesco, russo, austroungarico* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 49.

⁸²³ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 171. « *C'è una casa che sa di mistero: sembra un puzzle, come se in pochi anni non una, ma cinque-sei epoche si fossero sovrapposte in essa, fuori e dentro le mura perimetrali* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 143.

Plutôt que nous porter vers une hypothétique sortie des artistes, nos pas semblent s'enfoncer dans un sol peu stable et friable, comme on pose le pied sur une couche de feuilles mortes presque pourries qui glissent sous le poids et engluent la chaussure dans une autre couche plus profonde, celle des feuilles tombées et décomposées l'année précédente, et devenues terreau humide⁸²⁴.

Büscher, parti vers l'est avec l'espoir de parcourir un monde vide où il ne rencontrerait personne pendant des jours et des semaines, se rend compte, dès sa première étape à Seelow, lieu de la dernière grande bataille sur le front oriental du dernier conflit mondial et qui ouvrit les portes de Berlin à l'Armée rouge, que son voyage ne se fera pas seul et surtout qu'il ne sera pas dans l'inconnu, car il est vite rattrapé par l'histoire tragique de son propre pays, voire de l'Europe tout court :

Je rêvais d'un pays où on ne rencontre personne pendant des jours et des semaines. Je pris une bière et m'assis sur une tombe, celle d'un Inconnu. J'avais envie de rire. Rien n'était inconnu, ici. Je connaissais tout, je savais toujours exactement où je me trouvais et où j'allais, et au cas où je ne l'aurais pas su, il se trouvait toujours une âme bien intentionnée pour me le dire⁸²⁵.

Büscher n'est pas le seul à se rendre dans un cimetière. Nous pouvons même affirmer que le cimetière est un des *topoi* du récit de voyage dans cette partie du continent européen⁸²⁶. Certes, il s'agit là d'un lieu hétérotopique qui depuis toujours a inspiré des réflexions sur le passé, le temps et la caducité de l'homme. Toutefois, en observant les différentes descriptions concernant les cimetières, il est possible de constater deux thèmes sur lesquels les auteurs occidentaux reviennent avec insistance. D'une part, la complexité diachronique et synchronique de l'histoire de l'Europe de l'Est, bien relevée par Büscher lorsqu'il visite en Pologne occidentale un cimetière qu'il définit comme « le plus compliqué du monde », où « partisans, gens des services secrets stalino-polonais, soldats de l'Armée rouge, nationalistes,

⁸²⁴ Claudio Magris, *Danube*, *op. cit.*, p. 445.

⁸²⁵ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 18. Orig. : « *Ich dachte an ein Land, in dem man tage- und wochenlang keinen Menschen trifft. Ich holte mir ein Bier und setzte mich auf ein Grab, es war ein Unbekannt. Ich musste lachen. Unbekannt war hier gar nichts. Ich kannte alles, ich wusste immer genau, wo ich ging und stand, und wenn ich es einmal nicht wusste, war ganz sicher jemand in der Nähe, der es gut mit mir meinte und es mir sagte* », *Berlin-Moskau*, *op. cit.*, p. 16.

⁸²⁶ Que l'on pense notamment à son rôle dans la littérature gothique.

communistes, catholiques, orthodoxes » reposent l'un à côté de l'autre⁸²⁷ ; ainsi que par Maspero, quand il déclare à l'occasion d'une interview :

J'aime néanmoins visiter les cimetières car ils sont très parlants, et parfois émouvants, sur la sociologie d'une population. Je me trouvais près de la frontière en Pologne sur ce qui était autrefois l'empire austro-hongrois. Toutes les tombes neuves portaient des noms polonais et toutes les anciennes de noms hongrois. Tout d'un coup on se dit : « voilà où je suis ». Même les morts nous font encore signe⁸²⁸.

D'autre part, la promenade dans le cimetière évoque des questions sur la mémoire du présent, en particulier sur la volonté de préserver une certaine mémoire. C'est le cas des nombreux cimetières juifs à l'abandon que nous retrouvons dans les pages de Maspero, Rumiz ou encore MacLean, où la mémoire du passé abandonnée à elle-même semble disparaître dans l'oubli du temps.

Le cimetière abandonné ressemblait plutôt à une forêt sauvage. Le lierre avait rampé sur les tombes et craquelé les pierres. Les arbres avaient pris racine et des rongeurs s'étaient installés dans les débris. Les ronces avaient avalé les monuments pompeux des citoyens d'avant-guerre qui avaient eu la chance de mourir confortablement, en s'étouffant avec une arête de poisson ou renversés par un bus, ignorant les horreurs que leurs descendants connaîtraient. C'était un endroit infiniment triste, pas tellement à cause des vies disparues, mais à cause des morts oubliés. Il ne restait personne pour se souvenir des morts et le passé sombrait dans l'oubli⁸²⁹.

Des paroles chargées d'amertume qui font du voyageur non seulement le porte-parole d'un passé complexe, mais aussi le dernier témoin d'une mémoire ancienne, voire très ancienne si l'on pense à la similitude que Rumiz établit entre les pierres tombales et les menhirs condamnés à disparaître :

⁸²⁷ « En Pologne orientale, un homme m'avait conduit dans le cimetière d'une petite ville et je me disais que c'était le cimetière le plus compliqué du monde. Partisans, gens des services secrets stalino-polonais, soldats de l'Armée rouge, nationalistes, communistes, catholiques, orthodoxes – ils s'étaient battus les uns contre les autres durant leur vie, et morts, reposaient dans le même cimetière, pour chaque folie, chaque idéal, il existait une division, grande ou petite », *ibid.*, p. 104. Orig. : « *In Ostpolen hatte mich ein Mann über den Friedhof einer Kleinstadt geführt, und ich hatte geglaubt, es sei der Komplizierteste Friedhof der Welt. Partisanen, polnisch-stalinistische Geheimdienstleute, Rotarmisten, Nationalisten, Kommunisten, Katholiken, Orthodoxe – alle hatten sich im Leben gegenseitig bekämpft und getötet, und alle lagen nun auf demselben Friedhof, er hatte für jeden Irrsinn, für jedes Ideal eine kleine oder große Abteilung* », *ibid.*, p. 87.

⁸²⁸ Propos recueillis par Thierry Guichard, « L'Aimant de l'Histoire », *Le Matricule des anges*, n° 74 (2006), p. 20.

⁸²⁹ Orig. : « *The deserted cemetery was more like a wild wood. Ivy had crept into tombs and cracked the stones. Trees had taken root and rodents settled in the remains. Brambles had swallowed the grandiose monuments of the pre-war burghers who had the good fortune to die comfortably, choking on a fishbone or falling under a bus, ignorant of the horrors their descendants would know. It was an infinitely sad place, not so much because of the lives lost but because of the dead forgotten. No one remained to remember the dead and the past rotted away into oblivion* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.* p. 100-101.

Sur l'autre rive du fleuve, il paraît qu'il y a un vieux cimetière juif. Un taxi nous fait descendre devant un mur de broussailles et nous dit : « Vous pouvez passer par là. » Il y a un chemin entre les ronces et, au-delà, une infinité de tombes, rendues bancales par les racines des bouleaux. Il faut franchir un mur en partie éboulé et couvert d'orties. De l'autre côté, la pierre tombale de Polyakov Abram Lazarevic. Puis celle de Rosenzweig David Bulfovic. Les tombes portant l'étoile de David émergent de la végétation comme des menhirs, couvertes de lichens gris et jaune moutarde⁸³⁰.

Cependant, le dialogue avec le passé des anciens pays communistes ne se réduit pas à une conversation avec les morts, mais il se fait aussi par des rencontres, plus ou moins occasionnelles, avec des vivants. De cette manière, l'Europe de l'Est n'apparaît pas aux yeux du voyageur occidental seulement comme un cimetière compliqué et chargé d'Histoire, mais aussi, pour reprendre une image de Büscher, comme une mine d'histoires qui, pendant cinquante ans, ont été dissimulées.

Derrière cette porte, une histoire attendait, ou plutôt, n'attendait plus car la sonnerie du souvenir avait souvent retenti. Le souvenir qui se tenait derrière la porte était passé à la télévision allemande, dans les journaux, à la radio allemande. Avec le bois, la mémoire était la seule matière exportable de ce pays, et des reporters, des auteurs de scénarios, des écrivains venaient d'Occident, où cette matière était plus limitée, pour l'extraire. [...] Oui, l'Est est une fosse à histoires, une exploitation du tragique, ce matériau profondément enfoui sous l'herbe est réellement brut, non travaillé, non poli. Par sa beauté amorale, il a plus de ressemblance avec les contes du bizarre qu'avec les fables édifiantes en faveur, à notre époque assoiffée de morale⁸³¹.

Il s'agit ici de la rencontre dans un immeuble anonyme de la périphérie de Minsk entre l'auteur allemand et Eva Gutkovitch, le dernier témoin de l'histoire d'amour entre le capitaine nazi Schulz et une Juive allemande, Ilse Stein, mais aussi de la terreur, des goulags et de la répression communiste. En effet, après avoir nié son passé, ses croyances politiques, ses règles militaires et participé à la lutte partisane, un jour, quelques mois après la fin de la

⁸³⁰ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 230. Orig. : « Sull'altra riva del fiume dicono ci sia un vecchio cimitero ebraico. Un tassista ci scarica davanti a un muro di sterpaglia e dice: "Potete passare di lì". C'è un varco tra i rovi e, oltre, un'infinità di tombe rese sbilenche dalle radici delle betulle. C'è da superare anche un muro sbrecciato coperto di ortica. Oltre, la lapide di Poljakov Abram Lazarevič. Poi quella di Rosenzweig David Bulfovič. Le tombe con le stelle di Davide emergono come menhir, coperte di licheni grigi e giallo-senape », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 188.

⁸³¹ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 141-142. Orig. : « Hinter der Tür wartete eine Geschichte, das heißt, sie wartete nicht mehr, diese Erinnerungsklingel war schon oft gedrückt worden. Die Erinnerung hinter der Tür war im deutschen Fernsehen gewesen, in deutschen Zeitungen, im deutschen Rundfunk. Erinnerung war neben Holz der einzig exportfähige Rohstoff dieses Landes, und aus dem Westen, wo der Stoff knapper wurde, reisten Reporter, Drehbuchautoren, Schriftsteller an, um ihn hier abzubauen. [...] Ja doch, der Osten ist ein Geschichtengrab, ein Tagebau des Tragischen, der Stoff liegt dicht unterm Gras, er ist wirklich roh, unbearbeitet, ungeschliffen. In seiner amoralischen Schönheit hat er mehr Ähnlichkeit mit bizarren Sagen als mit den erbaulichen Fabeln, die eine nach Moral dürstende Zeit favorisiert », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 119.

guerre alors qu'ils habitaient Moscou, continue Eva Gutkovitch, « une voiture s'arrêta, une de ses voitures qui s'arrêtent, et elle ne le revit plus⁸³² ». Plus tard on lui dira qu'il est mort de typhus dans un camp de prisonniers. Le récit de Büscher regorge d'histoires telles que celle-ci, qui occupent parfois un chapitre entier. C'est le cas de l'histoire d'Ilse et de Schulz dans le chapitre intitulé « L'amour d'un capitaine allemand » (*Die Liebe eines deutschen Hauptmanns*), mais aussi de l'histoire de la comtesse Mankowska, « L'amour d'une comtesse polonaise » (*Die Liebe einer polnischen Gräfin*), occasion de parler des massacres de Katyne et des déportations, ou encore les peines d'un partisan russe qui dut trahir son amour pour la cause partisane, dans « L'amour d'un partisan russe » (*Die Liebe eines russischen Partisanen*).

L'intérêt considérable que Büscher et les autres auteurs portent à ces histoires nous conduisent à deux observations : tout d'abord, la volonté de révéler l'Europe de l'Est comme un espace tragique d'une Histoire européenne à part entière ; ensuite, le fait que dans les anciens pays du bloc soviétique, il existe une autre approche du passé. La figure du Résurrecteur qui apparaît dans le récit de Kauffmann est à ce propos très parlante. En effet, il est accusé d'être un fasciste lorsqu'il se met à la recherche des fosses communes d'Allemands lors de l'avancée de l'armée soviétique.

Le Résurrecteur raconte ainsi que dans la région d'Aizpute, on l'a accueilli avec son chauffeur par cette exclamation : « Les Fascistes arrivent ! » Le chercheur de tombes reconnaît que pour les Lettons qui ont connu l'immédiat après-guerre, remuer la terre, c'est exhumer aussi le passé. « C'est comme si, après la parenthèse soviétique, ils remontaient le sens interdit du temps. Ils se retrouvent soudain plongés en 1945. C'est une expérience qui peut parfois être traumatisante »⁸³³.

Alors que l'Occident range son propre passé dans des musées, dans le pays de l'Europe de l'Est les auteurs ont l'impression de se heurter à une temporalité différente. En effet, selon l'anthropologue américain Edward T. Hall,

un facteur culturel intervient aussi dans la perception du temps. Dans des cultures comme la nôtre, pour lesquelles le passé collectif s'estompe en s'éloignant, on considère ce qui s'est passé il y a vingt ans comme de « l'histoire ancienne » - il résulte de tout ceci une forte impression d'accélération du temps. Plus on a enterré dans le passé, plus le présent semble passer vite. Au contraire, dans les cultures qui s'attachent à garder leur passé en vie, on considère que le monde quotidien prend son sens à partir du passé⁸³⁴.

⁸³² *Ibid.* p. 149. Orig. : « *Dann fuhr ein Wagen vor, einer dieser Wagen, die dann immer vorfahren und sie sah ihn nie wieder* », *ibid.*, p. 125.

⁸³³ Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 231.

⁸³⁴ Edward T. Hall, *La Danse de la vie*, *op. cit.*, p. 165.

Il nous semble toutefois nécessaire de préciser que si le rapport au passé des anciens pays communistes est indiscutablement différent du rapport au passé des pays occidentaux, celui-ci ne s'appuie pas, comme on a souvent pu le croire, sur un facteur exclusivement culturel, mais plutôt sur une histoire tourmentée et surtout subie entre Versailles et Yalta.

Cependant, l'Europe de l'Est réserve encore plus d'une surprise aux voyageurs occidentaux, car son passé ne se trouve pas préservé uniquement derrière les portes des immeubles de périphérie, mais il gît aussi sous les pieds des voyageurs, caché sous une fine couche de terre. En Courlande, au milieu d'un bois de hêtres et de pins, Kauffmann observe la présence « d'étranges monticules ». On découvre par la suite qu'il s'agit de « bateaux de pêche retournés sur leur coque⁸³⁵ » transportés à des centaines de mètres de la plage par les Russes afin d'empêcher la population de s'enfuir en Suède. Dans les bois autour des monuments érigés à la mémoire des morts de Katyne⁸³⁶, Büscher fait d'inquiétantes découvertes : « Je pris une branche, à peine avais-je ôté un peu de mousse et de terre que je tombai sur des os, une semelle cousue, une ceinture de cuir, une côte noircie⁸³⁷. » Rumiz observe :

Après le permafrost des terres arctiques et le granit poli de la Carélie, le terrain est sablonneux, marqué par des légers renflements comme des petites collines. Ce ne sont pas toujours les résidus morainiques des glaciers : ici, tout le monde sait que chaque dénivellation peut cacher une fosse commune. De la Baltique à l'Ukraine, l'Europe n'est qu'une immense nécropole qui reste à découvrir⁸³⁸.

L'Europe de l'Est apparaît ainsi comme un espace tragique et inquiétant. Les strates sur lesquelles l'auteur avance ne sont pas seulement des métaphores temporelles, mais des véritables couches du passé.

Ces présences « étranges » produisent au moins trois effets sur les voyageurs. Tout d'abord, comme il est facile de le deviner, elles intensifient considérablement le composant exotique de l'imaginaire sur l'Europe de l'Est. Ensuite, le fait de découvrir des traces ensevelies par le temps renverse littéralement le rôle du voyageur qui n'est plus seulement le

⁸³⁵ Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 253.

⁸³⁶ Katyne (ou Katyn) est un village de Biélorussie où, après l'occupation russe de la Pologne, sur ordre de Staline l'aristocratie et l'intelligentsia polonaises furent exécutées.

⁸³⁷ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 209. Orig. : « *Ich nahm einen Ast, und kaum dass ich ein bisschen Moos und Erde anhob, stieß ich auf Knochen, eine Schuhsohle, rahmengenäht, Ledergurte, eine schwarze Rippe* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 177.

⁸³⁸ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 179. Orig. : « *Dopo il permafrost delle terre artiche e dopo il levigato granito della Carelia, il terreno è sabbioso, segnato da leggeri rigonfiamenti come collinette. Non sempre sono residui morenici dei ghiacciai: qui tutti sanno che ogni dislivello può essere una fossa comune. Dal baltico all'Ucraina l'Europa è tutta una necropoli, ancora da scoprire* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 150.

dernier témoin d'une époque révolue, mais qui se mue en archéologue d'un passé disparu, d'autant plus que le passé avec lequel il entre en contact est intact, pas du tout falsifié, d'où, en dernier, l'impression d'une originalité du passé qui n'a pas été manipulé par l'homme.

Cependant, si d'une part le voyageur se réjouit de la découverte d'un passé vierge, d'autre part, comme l'observe Rumiz, l'archéologue du XX^e siècle est consterné par la proximité temporelle des vestiges qu'il exhume. Rumiz, s'arrêtant sur ce qu'il reste de la synagogue de Ludza, déclare : « C'est impressionnant d'être un peu les archéologues d'une époque révolue depuis moins de trente ans⁸³⁹. » Il ne s'agit plus de réfléchir sur les *lieux de mémoire* qui, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, sont édifiés par le pouvoir afin de nourrir une mémoire collective, mais plutôt de penser la *mémoire des lieux*. Ici, dans les forêts, dans les quartiers et les cimetières juifs abandonnés, les auteurs assistent à l'érosion d'une partie du passé de l'Europe de l'Est. À ce propos la description des coques de bateau observées par Kauffmann est très parlante :

Au cœur des embarcations disloquées, des arbres ont grandi. Ils s'élèvent à présent jusqu'à une hauteur de huit à dix mètres. Ils font penser à des pieux enfoncés dans les vertèbres des œuvres vives. Le spectacle frappe par sa dimension immédiatement tragique. Le drame est palpable. On perçoit que ces lieux silencieux cachent un événement terrible⁸⁴⁰.

Le but du voyageur est alors de mettre en lumière ce qui est condamné à l'oubli, puisque comme l'observe Belpoliti lorsqu'il visite le musée de Budapest, la *damnatio memoriae* n'est jamais parfaite ou totale : « La *damnatio memoriae* est une activité étrange et curieuse. Partout survivent des traces du passé même quand on veut les annuler⁸⁴¹. » On pense alors à l'incipit du *Livre du rire et de l'oubli*, de Milan Kundera, où l'auteur tchèque rappelle l'anecdote de la toque en fourrure de Clementis⁸⁴², avant de faire dire au héros du premier

⁸³⁹ *Ibid.* p. 171. Orig. : « È impressionante sentirsi archeologi di un'epoca finita da meno di trent'anni », *ibid.*, p. 143.

⁸⁴⁰ Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 254.

⁸⁴¹ Orig. : « La *damnatio memoriae* è un'attività strana e curiosa. Dovunque sopravvivono tracce del passato anche quando le si vuole annullare », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 173.

⁸⁴² Vladimír Clementis (1902-1952) était un homme politique tchèque accusé et condamné à mort pour haute trahison en 1952. Il sera réhabilité en 1962.

Kundera se réfère ici à une photographie de 1948 où Clementis apparaissait en compagnie du premier Président de la Tchécoslovaquie communiste, Gottwald, auquel il avait prêté sa toque en fourrure. Quatre ans plus tard, l'image de Clementis est effacée de cette photo comme de toute photo officielle et de lui il ne reste que sa toque. « Là où il y avait Clementis, il n'y a plus que le mur vide du palais. De Clementis, il n'est resté que la toque de fourrure sur la tête de Gottwald », Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli*, *op. cit.*, p. 14.

récit, que « la lutte de l'homme contre le pouvoir, c'est la lutte de la mémoire contre l'oubli⁸⁴³ ». Rappeler les vestiges condamnés à l'oubli devient un acte de résistance contre le vide de la mémoire et l'imposition d'une histoire à sens unique. On comprend alors que dans les récits des voyageurs une place d'honneur soit laissée à ceux qui préservent les passés. Nous avons vu dans les pages précédentes l'intérêt suscité par le musée du communisme de Budapest, nous avons vu aussi l'attention portée par les chercheurs sur les luttes partisans, avec Büscher dans le musée du kolkhoze près de Katyne, et nous ne pouvons pas oublier le personnage du Résurrecteur de Jean-Paul Kauffmann, figure peut-être imaginaire mais sans doute allégorique de celui qui fait affleurer un passé enseveli et souvent très sensible.

III Géographie d'un vide

Dans les pages précédentes, nous avons constaté que l'Europe de l'Est est perçue par les voyageurs comme un espace riche d'Histoire et d'histoires, où le risque de se perdre est considérable. Souvent, les auteurs utilisent des comparaisons ou des métaphores caractérisées par la perte ou du moins la désorientation, comme les labyrinthes mentionnés par Stasiuk et Maspero ou encore le puzzle évoqué par Rumiz. Cependant, le fait que les auteurs aient par la suite publié leur récit de leur voyage témoigne non seulement qu'ils ont survécu aux drames de l'Histoire, mais aussi qu'ils ont fait des choix historiques, puisque toute représentation est le résultat d'une synthèse « dans l'infinité ouverte de la problématique phénoménologique⁸⁴⁴ ». Il est alors intéressant de s'arrêter sur les traces du passé que les voyageurs exposent.

Dans les chapitres précédents, nous avons observé que la période et les événements liés à la Deuxième Guerre mondiale occupent une place considérable dans la stratigraphie de l'Europe de l'Est, avec leur cortège de morts, de déportations et de génocides. Cet intérêt est attribuable d'une part à la perspective d'un travail d'archéologue, du fait que contrairement à ce qui se passe en Europe occidentale la mémoire de cette période dans l'ancienne Europe de l'Est est encore à découvrir. D'autre part, le voyage dans le temps est aussi un voyage personnel. Büscher parcourt non seulement le chemin des armées napoléoniennes ou nazies parties à la conquête de la troisième Rome, mais aussi celui de son propre grand-père :

⁸⁴³ *Ibid.*

⁸⁴⁴ Eugen Fink, *De la phénoménologie* [1930], traduit de l'allemand par Didier Franck, Paris, Minuit, 1974, p. 52. Cité par Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 223.

Je me retournai, il n'y avait personne. Mais je savais qui c'était. Ne venant ni des pierres ni du musée. Perdu dans l'étendue lointaine, le plus perdu de tous. Ni pierre, ni lieu, ni nom, rien. C'est mon grand-père, nous ne nous connaissons pas. Il ne sait pas que j'existe, je ne sais pas comment il est mort ni où il repose, nul ne le sait. Ne t'inquiète pas, murmurai-je, je passerai sur toi sans que tu le saches. Ne t'inquiète pas, je passerai à travers toi comme le vent⁸⁴⁵.

Marco Belpoliti suit les pas de Levi ; Paolo Rumiz évoque l'exode de la population italienne en Istrie⁸⁴⁶ ; Rory MacLean s'interroge sur les raisons qui peuvent conduire un jeune homme, en l'occurrence son oncle Oto, à s'enrôler comme volontaire dans les SS ; et François Maspero, dont le frère fut fusillé en tant que partisan et les parents internés dans un camp de concentration, fait flotter les fantômes d'une Europe en guerre tout au long de son récit.

Cependant, on constate que les voyageurs sont aimantés aussi par les traces de l'ancien Empire austro-hongrois. « Après la guerre des Balkans, dans cet espace en équilibre entre l'Euroland qui naît, la Yougoslavie disparue et l'URSS qui n'est plus, la seule survivante semble être cette chère, vieille ligne habsbourgeoise des Habsbourg⁸⁴⁷. » Cette « vieille ligne » conduit Paolo Rumiz à une époque où la ville de Trieste, port franc de l'Empire austro-hongrois, vivait une éclosion économique et culturelle sans précédent et qui se termina avec son annexion à l'Italie. C'est donc l'occasion pour Rumiz de rappeler les fastes de sa ville natale, mais aussi de critiquer l'attitude d'une Italie à ses yeux trop tournée vers l'Occident.

Les Italiens ignorent ou ils préfèrent ne pas se souvenir que le port de Trieste connut son âge d'or sous les Habsbourg. Ils ne savent pas que c'est dans ma ville qu'on a inventé l'hélice et le premier cuirassé à canons pivotants ; ils ignorent que la grande aventure du canal de Suez a été lancée non pas à Paris, mais par un consortium de banquiers et d'assureurs triestins ; et vous pensez bien qu'ils n'ont jamais lu nulle part que c'est à Gorizia qu'on a projeté les premiers avions de combat de l'histoire ou à Pola qu'ont été mis au point les premières torpilles et les premiers hovercrafts expérimentaux. L'Italie de la maison de Savoie, puis l'Italie fasciste étaient centrées sur les côtes tyrrhéniennes ; et une fois l'Autriche devenue l'héritière de Venise, la légende de la Sérénissime est elle aussi passée au second plan⁸⁴⁸.

⁸⁴⁵ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 19. Orig. : « *Ich sah zur Seite, da saß niemand. Aber ich wusste, wer es war. Keiner von den Steinen, keiner aus dem Museum. Ein ganz Verlorener da draußen in den Weiten, der verlorenste von allen. Kein Stein, kein Ort, kein Name, nichts. Wir kennen uns nicht, er ist mein Großvater. Er weiß nicht, dass ich existierte, ich weiß nicht, wie er starb und wo er liegt, niemand weiß das. Sei ruhig, flüsterte ich, ich werde über dich gehen, ohne dass du es merkst. Sei ganz ruhig, ich werde durch dich hindurch gehen wie der Wind* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 18.

⁸⁴⁶ L'exode istrien concerne le départ des populations italophones de la péninsule istrienne après la Deuxième Guerre mondiale et son annexion à la Yougoslavie de Tito.

⁸⁴⁷ Orig. : « *Dopo la guerra dei Balcani, in questo spazio in bilico tra Eurolandia che nasce, la Jugoslavia estinta e l'Urss che non c'è più, l'unica superstite sembra essere questa cara, vecchia linea asburgica* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 32.

⁸⁴⁸ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 38. Orig. : « *Gli italiani ignorano o preferiscono non ricordare che il porto di Trieste ebbe la sua massima fioritura in epoca asburgica. Non sanno che nella mia*

Cependant, la nostalgie de Rumiz ne se limite pas à l'époque glorieuse de sa ville natale, mais à l'idée d'une Europe plurielle, supra-nationale et qui est aujourd'hui souvent évoquée sous le terme de *Mitteleuropa*, une sorte de paradis perdu, un monde sans frontières incarné pendant un temps, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, par l'empire à l'aigle bicéphale. Toutefois, si la Shoah et la relégation de la langue allemande, autrefois « moyen de communication universellement reconnu », au deuxième plan derrière l'anglais, rendent illusoire toute renaissance de l'idée centre-européenne et la font même considérer par Milo Dor comme une « utopie régressive⁸⁴⁹ », marcher sur les traces laissées par ces deux piliers de la *Mitteleuropa* que sont les minorités allemande et juive devient pour les voyageurs l'occasion de revenir sur un passé riche et de retracer la géographie d'une Europe disparue.

Dans les pages de Rumiz, en particulier, on constate une hantise vis-à-vis du vide laissé par les différentes communautés juives d'Europe orientale. Son parcours est ponctué de cimetières abandonnés, de quartiers dépeuplés et de synagogues brûlées. Le malaise qu'il ressent à Ludza, une ville à l'est de la Lettonie près de la frontière de l'Union européenne, n'est pas dû à la proximité avec la frontière russe, mais à l'absence de la population juive : « Ce couvre-feu, le voisinage de la Russie ne suffit pas à l'expliquer. C'est le vide d'une lourde absence, à coup sûr celle des juifs⁸⁵⁰. » Dans *Stalin's Nose*, MacLean rapporte le triste constat de Théodor, l'ancien valet de chambre de sa tante, lequel affirme, dans un cimetière rongé par le lierre, être le dernier juif d'une communauté autrefois riche et nombreuse⁸⁵¹. Et Olivier Weber se demande : « Que demeurera-t-il alors de la Jérusalem de l'Est, qui rayonnait sur toute l'Europe centrale d'avant-guerre, capitale du judaïsme dans cette partie du monde, bien avant Varsovie, Vienne et Budapest⁸⁵² ? » Ce qui est encore plus affligeant pour les voyageurs, c'est de découvrir que ce vide est tout à fait récent. En effet, si l'extermination planifiée par les

*città furono inventate l'elica e la prima corazzata con i cannoni girevoli; ignorano che la scommessa dello scavo di Suez visse il suo inizio non a Parigi ma in un pool di banchieri e assicuratori triestini; figurarsi se hanno letto da qualche parte che a Gorizia furono progettati i primi aerei da combattimento della storia e che a Pola vennero messi a punto i primi siluri e i primi hovercraft sperimentali. L'Italia sabauda e quella fascista erano tirreno-centriche: e poiché l'Austria era stata erede di Venezia, anche la leggenda serenissima passò in second'ordine. E con essa la storia dei capitani coraggiosi del Polo Nord », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 39-40.*

⁸⁴⁹ Milo Dor, *Mitteleuropa*, op. cit., 21.

⁸⁵⁰ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 170. Orig. : « Già alle sette e mezzo le strade sono deserte. L'unico negozio aperto è lo spaccio di alcolici e dolci di fronte alla chiesa ortodossa. È un coprifuoco che non basta la vicinanza della Russia a spiegare. Questo è il vuoto di un'assenza pesante, certamente quella degli ebrei », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 142.

⁸⁵¹ Orig. : « *There are no more Jews left to die – other than me* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit. p. 102.

⁸⁵² Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 56.

Nazis avait littéralement décimé la population juive, c'est seulement après l'ouverture des frontières que la quasi totalité des survivants et de leurs descendants ont quitté ces terres.

Quand les derniers sont-ils partis ? Au début des années 1990, dès que le communisme s'est effondré et qu'il est devenu plus facile d'obtenir un visa. [...] Le vide, voilà ce qu'exprime le couvre-feu de Ludza. Un vide récent, pas encore comblé et qui ne pourra sans doute jamais l'être. Les Juifs n'ont pas disparu à l'époque de Hitler, comme nous le pensions, mais cinquante ans plus tard. La déchirure est récente et ne sera peut-être jamais refermée, dans ce ghetto abandonné aux seuls Russes, où la population lettone n'habite pas volontiers⁸⁵³.

En Ukraine, observe Weber, Kiev « se vide de ses juifs. Chaque mois, douze mille d'entre eux mettent discrètement la clé sous la porte et partent fouler la Terre promise ». Le choix est certes dû à la possibilité d'envisager une vie meilleure, mais surtout d'échapper aux peurs qu'un mépris exacerbé accroît à l'encontre de la communauté juive, comme en témoignent les comportements antisémites, dont un exemple très parlant relaté par Maspero lors de sa visite au cimetière juif de la ville de Bitola, en Macédoine :

Aucune inscription sur les morceaux de pierres tombales, comme si celle-ci avaient été retournées face contre terre avant d'être brisées. Il ne s'agit pas d'un simple abandon mais d'une dévastation systématique, probablement un jour donné. Et tout semblait être resté tel que la profanation l'avait laissé. Comme si, d'un coup, les morts juifs de Bitola profanés, il n'y avait plus eu de juifs vivants pour cultiver le souvenir. [...] c'était donc un *no man's land* au sens fort du terme, une terre de personne mise entre parenthèse par une forme d'oubli apparent qui ressemblait à la peur du passé⁸⁵⁴.

Toutefois, si pour la plupart des voyageurs l'absence de la communauté juive apparaît comme une perte grave de la richesse et de l'imaginaire qui marquait autrefois l'Europe de l'Est, pour Rumiz cette absence correspond aussi à la fin d'une certaine idée de l'Europe multiculturelle dont le juif était « l'expression la plus retentissante » :

Le lendemain, c'est samedi et nous allons assister au service en synagogue. Il ne reste que dix membres d'une communauté jadis extrêmement florissante. Je ressens le vide que j'ai déjà connu en Lettonie et dans le nord de la Pologne, et les juifs n'en sont que l'expression la plus criante. Il n'y a pas qu'eux qui ont disparu, il y a aussi les Polonais, les Lituanais, les Allemands, les Ukrainiens, les Arméniens : un siècle

⁸⁵³ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 170. Orig. : « *Ma quando se ne sono andati gli ultimi? All'inizio degli anni novanta, appena è caduto il comunismo e i visti sono diventati più facili. [...] Il vuoto, ecco il senso del coprifuoco di Ludza. Un vuoto recente, non colmato e forse incolmabile. Gli ebrei non sono scomparsi negli anni di Hitler, come pensavamo, ma cinquant'anni più tardi. Lo strappo è recente, forse incolmabile, in questo ghetto di soli russi dove i lettoni non abitano volentieri* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 142.

⁸⁵⁴ François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 225-226.

de pogroms, de déportations et d'exterminations a simplifié l'Europe centrale sur le plan ethnique, en détruisant l'élément transnational qui les soudait tous ensemble⁸⁵⁵.

On peut affirmer que pour Rumiz, comme l'a déclaré Milan Kundera dans le « Discours de Jérusalem : le roman et l'Europe », contenu dans *L'Art du roman*, ce sont « les grandes personnalités juives qui, éloignées de leur terre originelle, élevées au-dessus des passions nationalistes, ont toujours montré une sensibilité exceptionnelle pour une Europe supranationale, Europe conçue non pas comme territoire mais comme culture⁸⁵⁶ ». Les quelques juifs qui fréquentent encore les rares synagogues incarnent donc les derniers échos d'une Europe qui n'est plus, condamnée à disparaître, et dont le voyageur se fait porte-parole :

« Adonai », « Elohim », répètent les vieux de la synagogue désormais vide, et tout semble suspendu au fil de ces paroles anciennes qui garantissent la continuité du monde. Mais c'est justement cela qui épouvante : quand elles ne seront plus écoutées par quiconque, alors l'Europe se sera définitivement perdue. Et on s'en rend déjà compte, quand le silence revient dans l'espace choral, chargé de nostalgie pour un chant qui n'existe plus⁸⁵⁷.

L'autre élément de la géographie de l'Europe « perdue » de Rumiz est incarné par la présence-absence des populations germaniques⁸⁵⁸. Son trajet en train de Kaliningrad à Berlin est alors l'occasion de revenir sur l'histoire prussienne de la région traversée et sa polonisation au lendemain de l'annexion à la Pologne de territoires à l'est de la rivière Neisse.

Maintenant, le petit train direct pour Berlin fend une campagne parsemée de noms nouveaux, inventés en 1945, après la défaite de Hitler, afin de cacher l'âme prussienne des lieux. C'est la révolution des toponymes, adoptée de la Baltique jusqu'à la région située à l'ouest de la Pologne, l'ex-Saxonie, où

⁸⁵⁵ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 229. Orig. : « *L'indomani è sabato e andiamo a vedere la funzione in sinagoga. Ci sono solo dieci superstiti di una comunità un tempo numerosissima. Risentò il vuoto che ha avvertito in Lettonia e nella Polonia del Nord, e gli ebrei ne sono solo l'espressione più clamorosa. Non sono spariti solo loro, ma anche i polacchi, i lituani, i tedeschi, gli ucraini, gli armeni: un secolo di pogrom, deportazioni e stermini ha semplificato etnicamente il Centro europa distruggendo il loro collante transnazionale* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 187.

⁸⁵⁶ Milan Kundera, *L'Art du roman*, op. cit., p. 158.

⁸⁵⁷ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 229. Orig. : « *"Adonai", "Elohim" ripetonò i vecchi della sinagoga ormai vuota, e tutto sembra appeso al filo di queste antiche parole che garantiscono la continuità del mondo. Ma è proprio questo che spaventa: quando esse non saranno più ascoltate da nessuno, allora sarà l'Europa a perdere definitivamente se stessa. E già ti accorgi quando nello spazio corale torna il silenzio, carico di nostalgia di un canto che non c'è più* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 188.

⁸⁵⁸ « Le train [...] s'arrête dans le noir devant la splendide gare de Malbork, fantôme d'une Europe perdue, dont les briques rouges prussiennes sont restées intactes », *ibid.*, p. 212. Orig. : « *Il treno [...] si ferma nel buoi davanti alla magnifica stazione di Malbork, intatta nei suoi mattoni rossi prussiani, fantasma di un'Europa perduta* », *ibid.*, p. 175.

Holbau est devenue Iłowa, Naumburg Novgorod, Sorau s'est transformé en Żary et Görlitz a accouché de Zgorzelec, sur l'autre rive de la Neisse⁸⁵⁹.

Cette mémoire est encore vivante. Rumiz rencontre le long de son voyage nombre de ces personnes transférées d'une partie à l'autre de l'empire et il observe que « quand s'achevèrent tous ces mouvements, mis en œuvre de 1945 à 1956, neuf millions de personnes avaient changé de lieu d'habitation⁸⁶⁰ ». Mais c'est aussi l'occasion de mettre encore une fois en relief la méconnaissance des Européens quant à l'histoire de cette partie du continent : « Que sait l'Europe des blessures de ces contrées ? Dans quel manuel scolaire italien peut-on lire l'histoire de cette tragédie [...] ?⁸⁶¹ » Toutefois, si d'une part Rumiz ne cache pas son amertume pour l'effacement d'une histoire plus que millénaire et sa nostalgie d'une Europe plurielle, d'autre part il prend nettement ses distances par rapport à une quelconque revendication allemande sur ces territoires :

Terre de fantôme et de déracinés [...] et pendant ce temps, à Berlin, le lobby des exilés recommence à faire pression. La télévision fédérale enfonce le clou, avec des reportages sur les nouvelles terres de l'Est, elle parle des « Allemands et des Polonais déportés sans avoir rien fait », les seconds occupent les maisons des premiers. Mais derrière cette sérénité se cache le piège du révisionnisme⁸⁶².

Jason Goodwin aussi s'est intéressé de près au passé allemand lors de son voyage de Gdansk à Istanbul. D'ailleurs partout il met en avant les signes d'une présence disparue :

Depuis Gdansk, nous étions sur la piste des Allemands : l'échelle de leur passé semblait incommensurable. Tout le monde leur donnait un nom différent. Toutes les langues portaient la trace d'une obscure rencontre tribale avec une branche d'Allemands [...]. Après les barons de l'ordre Teutonique, les Margraves et les Burgraves, les comtes palatins et les Bány ; après le roi-empereur et le *keiser* allemand ; après Karl von Hohenzollern-Sigmaringen, roi de Roumanie en 1872 ; après les junkers et les armées [...], après les hommes qui défilèrent en 1914, les colonnes de Panzer marchant à l'ersatz de fioul, les

⁸⁵⁹ *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Ora la piccola motrice diretta a Berlino taglia una campagna disseminata di nomi nuovi, inventati nel '45, dopo la sconfitta di Hitler, per nascondere l'anima prussiana dei luoghi. È la rivoluzione dei toponimi, adottata dal Baltico fino alla fascia occidentale della Polonia, ex Sassonia tedesca, dove Halbau è diventata Iłowa, Naumburg Nowogród, Sorau si è trasformata in Żary e Görlitz ha gemmato Zgorzelec dall'altra parte del fiume Neisse* », *ibid.*, p. 173.

⁸⁶⁰ *Ibid.* p. 210-211. Orig. : « *Quando i traslochi finirono, nove milioni avevano cambiato casa fra il 1945 e il 1956* », *ibid.*, p. 174.

⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Che ne sa l'Europa delle ferite di qui? In che libro di scuola in Italia sta scritto di questa tragedia grande come un esodo istriano moltiplicato per trenta, e che non è ancora nulla a confronto con la deportazione in Russia?* », *ibid.* p. 173.

⁸⁶² *Ibid.*, p. 211-212. « *Terra di fantasmi et di sradicati [...] e intanto a Berlino la lobby degli esuli ricomincia a premere. La tv federale martella con reportage sulle nuove terre dell'Est, parla di "tedeschi e polacchi deportati senza colpa", i secondi nelle case dei primi. Ma dietro l'equanimità si nasconde il tranello del revisionismo* », *ibid.*, p. 175.

Sonderkommandos et le SS ; une fois ceux-ci disparus, avec les austères vétérans de Dantzig et le sadique Frank de Wavel, l'effondrement du *Drang nach Osten* ne laissa en Transylvanie que ces *Bauer und Bürger*, ces paysans et ces bourgeois, anciens habitants d'un des avant-postes allemands les plus éloignés de tous⁸⁶³.

C'est surtout lors de son passage à travers les collines de Transylvanie qu'il scrute ce qu'il nomme « la fin de la présence allemande en Orient⁸⁶⁴ ». Une histoire commencée sept siècles plus tôt avec l'arrivée des colons de Flandre, de Rhénanie et de Moselle appelés par le roi hongrois Bela III, pour s'installer dans ces régions inhabitées et pour défendre l'arrière-pays des incursions ottomanes. Il s'étonne qu'en Roumanie l'émigration soit tout à fait récente, contrairement au cas polonais. En effet, selon les données de l'auteur, sur huit cent mille Saxons habitant la région en 1989, un demi million serait parti vers l'Allemagne dans les six mois qui suivirent la Révolution de décembre qui mit fin à la dictature de Ceaușescu et les autres, dépayés dans des villages à moitié vides, repoussés eux-aussi par la montée du nationalisme et le désir d'un train de vie meilleur, les suivraient sans tarder⁸⁶⁵. En effet, seuls les vieux restent dans ces villages :

Nous étions témoins, je pense, de l'un des innombrables bouleversements du continent oriental. Dans vingt ans, quand les derniers des anciens et des malades – '*wir Bleibenden*' – seront morts, le visiteur considérera les Saxons de Schässburg comme aussi lointains que les bâtisseurs de cathédrales ou les pères

⁸⁶³ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 240. Orig. : « *Right the way from Gdansk we'd been on the track of Germans: the scale of their past seemed immense. Everyone had a different name for them. Every language recorded some dim tribal encounter with a branch of the Germans [...]. After the barons of the Teutonic order, the Margraves and Burgraves, Counts Palatine and the Bans; after the King-Emperor, and the German Caesar; Karl von Hohenzollern-Sigmaringen, King of Romania in 1872; after the Junkers, and the armies [...]; after the men who marched in 1914, the Panzer columns running on ersatz fuel, the Sonderkommando, the SS; when these had gone, with the grave elders of Danzig and the sadist Frank of Wavel, the collapse of the Drang Nach Osten left only these Bauer und Bürger in Transylvania, old inhabitants of one of the farthest flung German outposts of all* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 198.

Hans Michael Frank (1900-1946) était ministre du Troisième Reich et gouverneur général de la Pologne. Surnommé le « bourreau de la Pologne », il fut condamné à la pendaison lors du procès de Nuremberg pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

⁸⁶⁴ *Ibid.* « *This was the tag-end of Germany-in-the-east* », *ibid.*

⁸⁶⁵ « *Après sept siècles, les Saxons de Transylvanie avaient épuisé leur ingéniosité. Sur une population de huit cent mille personnes, cinq cent mille avaient décampé dans les six mois qui suivirent la révolution de décembre. Plus il en partait, plus la vie devenait difficile pour ceux qui restaient. Ils avaient perdu leurs amis et habitaient des villages semi-déserts, dans l'incapacité de se maintenir en nombre suffisant dans leurs écoles, soudain à moitié étrangers dans leur propre pays. Ils suivaient donc le mouvement* », *ibid.*, p. 234. Orig. : « *After seven centuries the Transylvanian Saxons had exhausted their ingenuity. Of 800,000 Saxons, half a million had decamped in the six months since the revolution in December. The more that went, the harder life became for those who stayed behind. They'd lost their friends, and lived in half-empty villages, unable to keep up numbers at their schools – suddenly half-strangers in familiar country. So they followed* », *ibid.*, p. 193.

Pèlerins. Sighișoara sera une vieille ville roumaine, construite au XIII^e siècle par des colons allemands : une cité pittoresque de plus⁸⁶⁶.

Si Rumiz écoute les chants dans les synagogues, Goodwin à fait à plusieurs reprises résonner dans les vallées de Transylvanie la langue allemande par une multiplication tout à fait étonnante de citations en langue originale. Geza, la première de ces rencontres saxonnes, ne parle qu'allemand⁸⁶⁷ ; à une autre occasion, il note qu'on lui parle en « *Hochdeutsch*, un bon allemand de lycéenne, pas du patois⁸⁶⁸ ». Ailleurs, un vieil homme, « descendant des colons souabes qui s'étaient installés dans l'ouest de la Transylvanie deux siècles plus tôt »⁸⁶⁹ chante, *Siebenbürgen, Land des Segens* (Transylvanie, terre de bénédiction)⁸⁷⁰. Et la langue allemande poursuit le lecteur tout au long des pages consacrées à la Transylvanie avec des *Alle Leute sind weg* (Tout le monde est parti) par ici, des *Grüss Gott!* (Adieu!) par là, des *wir Bleibenden*⁸⁷¹ (nous restons), des « *Was kann man tun?* Qu'est-ce qu'on peut faire ? Et des *Muss gehen*. Il faut partir » un peu partout, jusqu'au mélancolique et résigné « *Es ist doch zu spät* »⁸⁷² (Il est de toute façon trop tard) prononcé à l'occasion d'une autre conversation à Brasov, aux portes de la Transylvanie.

De même que Rumiz, Goodwin aussi condamne le silence autour de cette présence millénaire. En lisant un guide sur la ville de Sighișoara, il observe que

le guide officiel de la ville, imprimé à Bucarest, avait déjà rayé les Saxons de ses pages, un peu comme la carte nazie avait oblitéré les Polonais qui vivaient sur le littoral baltique. Utilisant le silence comme une arme, ce guide donnait l'impression que les Roumains avaient bénéficié de l'aide d'autres nations pour fonder la ville, et c'était tout⁸⁷³.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 237. « *We were witnessing, I suppose, one of the numberless shifts of the eastern continent. In twenty years, when the last of the old and sick – 'wir Bleibenden' – are dead, the visitor will find the Saxons of Schässburg as remote as the men who built cathedrals, or the Pilgrim Fathers. Sighisoara will be an old Romanian town, built by German colonists in the thirteenth century: another quaint place* », *ibid.* p. 195.

⁸⁶⁷ *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Geza, who spoke only German* », *ibid.*, p. 171.

⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 233. Orig. : « *It was a schoolgirl's Hochdeutsch, not dialect* », *ibid.* p. 191-192.

⁸⁶⁹ *Ibid.*, p. 212. Orig. : « *a descendant of the Swabian colonists settled in western Transylvania two centuries ago* », *ibid.*, p. 174.

⁸⁷⁰ *Siebenbürgen, Land des Segens*, était l'hymne régional des Saxons de Transylvanie, composé en 1846 par Johann Lukas Hewig sur des paroles de Leopold Moltke. Il existe aujourd'hui une version en roumain et une en hongrois.

⁸⁷¹ *Ibid.*, p. 233. Orig. : *ibid.* p. 192.

⁸⁷² *Ibid.*, p. 283. Orig. : *ibid.* p. 236.

⁸⁷³ *Ibid.*, p. 237. Orig. : « *The official guidebook to the town, printed in Bucharest, had already effaced the Saxons – rather as the Nazi map had erased the Poles who lived on the Baltic coast. Using silence as a weapon, the guidebook left you with the impression that Romanians had used the help of other nationalities to found the town, and that was all* », *ibid.*, p. 195.

L'auteur s'imagine alors les touristes qui dans dix ou vingt ans, une fois les derniers Saxons disparus, ne se douteraient pas de ce passé à moins qu'ils ne prolongent leur excursion jusqu'au cimetière caché derrière l'église, dernier témoignage d'un passé différent.

Derrière [l'église] se trouvait le cimetière, où nous passâmes l'après-midi au milieu des urnes funéraires cassées et des anges éplorés. Les tombes portaient des noms de corporations : Bauer, Eisenhammer, Mahler. Vingt générations reposaient en paix dans ce cimetière, peut-être pour la dernière fois⁸⁷⁴.

Toutefois, Goodwin n'envisage pas les traces allemandes dans cette partie de l'Europe comme le symbole d'une quête exotique ou le vestige d'un monde pluriel, mais les considère comme autant d'éléments pour une apologie de la culture et de la civilisation allemandes. En effet, les descriptions des anciennes villes prussiennes qu'il traverse opposent un passé riche et avancé à un présent décadent et arriéré.

Ainsi, la ville de Gdansk a un double nom, une double forme et un double sens. Dantzig, « fondée par des colons allemands au XII^e siècle, [...] devint un géant du commerce⁸⁷⁵ » où Daniel Fahrenheit « trouva un moyen de mesurer exactement la pondération entre le chaud et le froid⁸⁷⁶ » et dont les habitants « possédaient un talent inégalé pour la mesure, le calibrage et l'utilisation du trébuchet⁸⁷⁷. » En revanche, Gdansk apparaît comme un triste faux-semblant : « Si la ville moderne a copié certains de ses édifices, la cité de Dantzig elle-même s'est évanouie comme un *Boojum*. La périphérie de la Gdansk polonaise était spécialisée dans les ennuis et la construction navale, et Stare Miasto dans le faux-semblant⁸⁷⁸. » Il est intéressant d'observer que ce qui est considéré aujourd'hui par l'auteur comme la ville du « faux-semblant », était autrefois la ville symbole du modernisme et du progrès. Quelques kilomètres plus au sud, Goodwin attribue tout de suite à la ville de Malbork son ancien nom teutonique de Marienburg et replonge ainsi la ville à l'époque des Chevaliers teutoniques, c'est-à-dire de la christianisation des populations païennes autochtones.

⁸⁷⁴ *Ibid.*, p. 237-238. Orig. : « Next to [the church] lay the cemetery, where we spent an afternoon among broken urns and weeping angels. They were trade names on the tombs: Bauer, Eisenhammer, Mahler. In this cemetery, perhaps for the last time, twenty generations lay undisturbed », *ibid.*, p. 196.

⁸⁷⁵ *Ibid.*, p. 42. Orig. : « Founded by German colonists in the twelfth century [...] became a trading giant », *ibid.*, 27.

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 43. Orig. : « hit on a way to measure accurately the balance between heat and cold », *ibid.*, p. 28.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 43. Orig. : « They had an appropriate talent for measurement, calibration, and the use of scales », *ibid.*, p. 28.

⁸⁷⁸ *Ibid.*, p. 46-47. Orig. : « If the modern city has copied some of its buildings, Danzig itself is gone like a Boojum. On the outskirts of Polish Gdansk they made trouble and ships; in Stare Miastro they made believe », *ibid.*, 31-32.

« Marienburg, quartier général des chevaliers Teutoniques, était le plus grand château d'Europe, le mieux fortifié aussi. Il ne fut pris d'assaut qu'en 1945, quand il tomba aux mains de l'armée soviétique, après un siège de sept mois⁸⁷⁹. »

En lisant les descriptions de Goodwin, on constate que selon l'auteur anglais il existerait bien d'une part une supériorité de la civilisation germanique sur la civilisation slave, et d'autre part que le départ des Allemands a inévitablement replongé cette partie de l'Europe dans un état de chaos et de désordre, voire dans la barbarie. Goodwin fait plus que porter un regard germanophile, il véhicule l'idée d'une supériorité de la culture germanique sur la culture slave. Ainsi, contrairement à Rumiz qui critique toute forme de révisionsisme, Goodwin, après une nuit passée dans un hôtel de « Kwydzin – encore une ville allemande, Marienwerder », écrit qu'il souhaite « immédiatement le retour des Allemands⁸⁸⁰ ». Avec Goodwin nous sommes face à une *Mitteleuropa* qui ressemble beaucoup à celle de Friedrich Naumann.

⁸⁷⁹ *Ibid.*, p. 54. Orig. : « *Marienburg, the Knights' headquarters, was the largest, best-fortified castle in Europe, and it was never taken in battle until 1945, when it fell to the Soviet army after a siege of seven months* », *ibid.*, p. 38.

⁸⁸⁰ *Ibid.*, p. 61. Orig. : « *Kwydzin – another old German town, Marienwerder [...]. I wished the Germans back immediatly* », *ibid.*, p. 44.